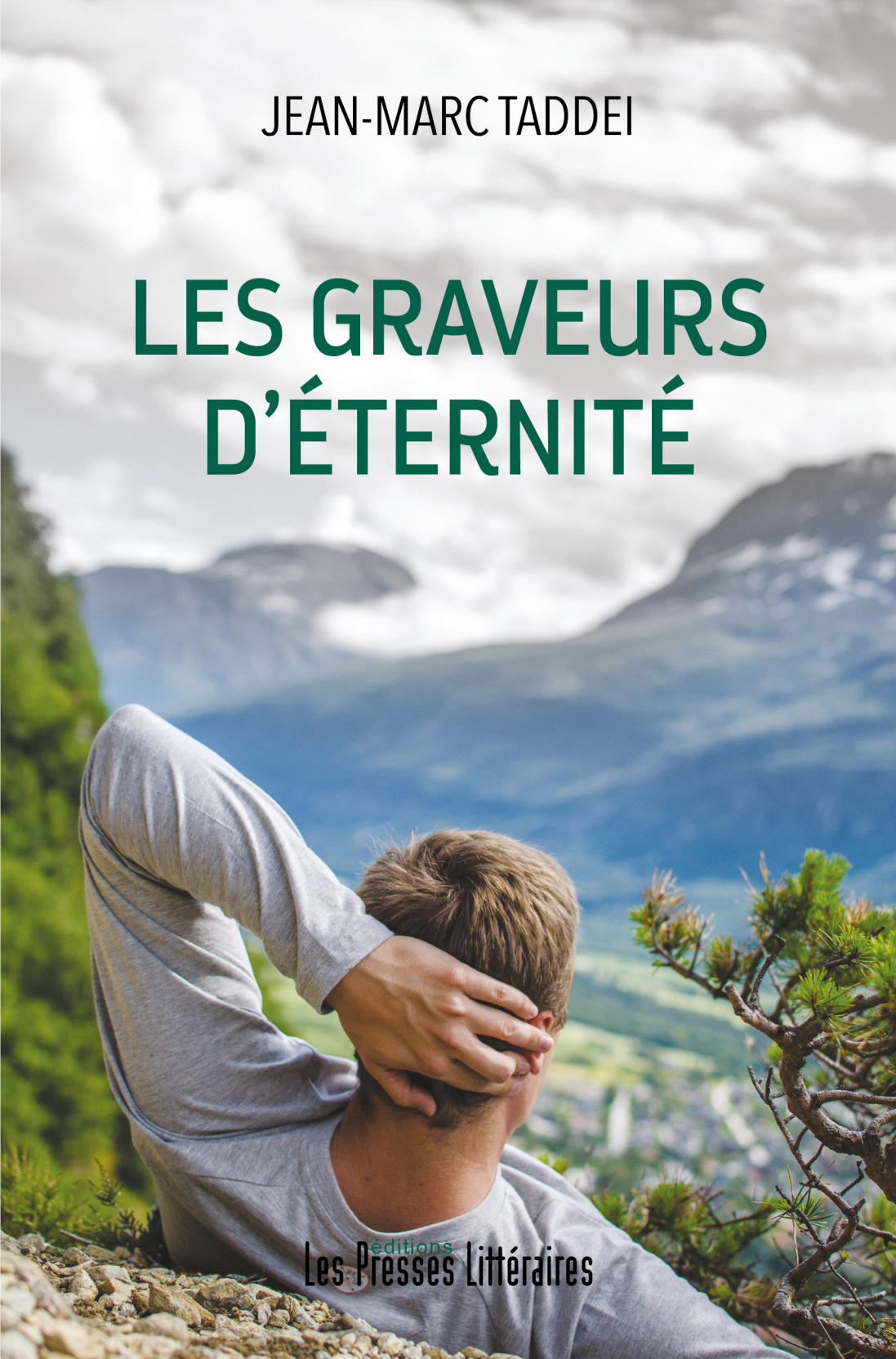




JEAN-MARC TADDEI

LES GRAVEURS D'ÉTERNITÉ

éditions
Les Presses Littéraires

DU MÊME AUTEUR
dans la collection *Détours Romanesques*

Mémoires d'un Colonial

Étranges lueurs au Cap Béar

La griffe Illoise

LES GRAVEURS
D'ÉTERNITÉ

Illustration de couverture :
© Hubert Rams - Pixabay

ISBN : 979-10-310-1600-9
© Jean-Marc Taddei - Éditions Les Presses Littéraires, 2025

JEAN-MARC TADDEI

LES GRAVEURS
D'ÉTERNITÉ

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*À mes grands-parents,
Hussards de la République.*

Chez les Compagnons du Tour de France, on raconte souvent cette petite histoire :

Un passant, arrivant sur un chantier de cathédrale, aperçut trois ouvriers qui faisaient le même travail.
Il s'approcha et à chacun, posa la même question :

– *Que fais-tu ?*

– *Je taille une pierre !* dit le premier.

– *Je gagne ma vie !* répliqua le second.

– *Je construis une cathédrale !* répondit le troisième. C'était un Compagnon.

Sommaire

1 - L'enfant.....	13
2 - La vie, la vraie	23
3 - Un village hors du temps.....	31
4 - À la ferme Robichon	45
5 - Le cousin de Revel	57
6 - Les « zaricots ».....	71
7 - Une main tendue	81
8 - Le retour au village.....	91
9 - Paroles d'adultes.....	101
10 - Montpellier.....	113
11 - Premiers pas	125
12 - Albi.....	133
13 - La bibliothèque	141
14 - La maison du lac	155
15 - Bordeaux.....	163
16 - Nantes	173
17 - Paris	191
18 - Strasbourg.....	203
19 - Une lueur dans la nuit.....	211
20 - Le Plan.....	221
21 - Acte de bravoure	229
22 - Lyon	239

1 - L'enfant

– *Aimé... Aimé Robichon !*

Comme ce nom sonnait bien dans la tête du dénommé. Un mélange de poésie champêtre. Mais ce jour là, le ton était plus grave, sec, voire impérieux. L'enfant sortit de cette léthargie qu'éprouvent ces jeunes pousses quand elles ont tendance à tourner la tête vers la campagne à travers la fenêtre entrouverte de la classe. Cette dernière suscitait plus l'évasion que le cours d'Histoire de Monsieur Jallard.

Aimé tourna la tête et écarquilla les yeux. Devant lui, sur l'estrade en bois clair, l'instituteur déployait sa longue silhouette et le fixait, le fusillant du regard. Ses camarades de classe, amusés ou satisfaits d'une réprimande imminente, l'observaient. Certains chuchotèrent, ce qui attisa encore plus la colère du maître.

– *Assez ! Vous deux là-bas, vous croyez que je ne vous ai pas vus aussi ? Je vais m'occuper de votre cas après celui de monsieur Robichon !*

On pouffa, mais il n'y prit pas garde. Regardant à nouveau l'élève comme une bête curieuse, l'instituteur mit les mains sur ses hanches. L'enfant baissa la tête, attendant une sanction qu'il redoutait sévère.

– *Oui, levez-vous, monsieur Aimé Robichon. Du moment où, désormais, toute la classe vous observe, qu'elle vous voit dans toute votre grandeur. Ah voilà qui est mieux ! Que disais-je ? Sans doute vos facultés vous permettent-elles de suivre aisément le cours en même temps que le vol fragile et délicat des papillons. Oui, ces mêmes pa-*

pillons que vous avez dans la tête monsieur Robichon ! Qu'avez-vous à dire ?

– Euh, je voulais...

– Pardon ? Parlez plus fort tel un intelligible orateur romain. Là, debout vous en avez la stature, redressez-vous donc. Parlez mon enfant. De grâce, ne marmonnez pas, expliquez-vous tout haut. Vous allez sans doute bien nous éclairer sur cette période de l'Histoire. Au fait de quelle époque s'agit-il ?

– Celle de Napoléon, M'sieur Jallard !

– Ah, Bien ! Tout n'est pas perdu... je vais donc en profiter pour vous demander quelle bataille célèbre je décrivais.

– Je ne sais plus ! répondit tristement l'enfant en baissant à nouveau la tête.

– Aucune idée ? Pas un indice qui pourrait aider ce pauvre Napoléon ? Il est vrai qu'il s'est battu contre beaucoup de nations... Allons redressez-vous monsieur Robichon, soyez fier comme ce grand homme. Voilà, c'est mieux, il faut avoir le courage de ses actes, comme ce petit caporal corse qui a donné de l'éclat à la France quoi que l'on dise ! Donc aucune idée qu'une source divine vous chuchoterait à l'oreille ? répéta l'instituteur en croisant ses longs bras devant lui. *Pas comme les bêtises que j'entends !*

– Non

– Non qui ? Ayez un peu de respect pour celui qui vous interroge ; si vous n'en avez pas pour cet illustre conquérant.

– Oui m'sieur Jallard !

– Et puis on ne dit pas m'sieur mais monsieur. Je vous le dis à tous régulièrement. La société évolue monsieur Robichon. Adressez-vous avant tout avec respect si vous voulez que l'on en ait à votre égard je vous le redis.

– M'sieur Napoléon ! fut lancé et la classe entière rit.

– Ah c'est malin, vous voyez vous faites des émules ou plutôt des mules ! lança-t-il en se tournant brusquement vers le coté gauche de la salle. Le silence se fit. Aimé était toujours debout, il regardait l'instituteur sans dire un mot.

– Même si vous ne retenez pas tout, pensez toujours à la politesse mes enfants dit l'instituteur en levant les bras vers le ciel, *elle vous*

ouvrira plus commodément certaines portes ! N'est ce pas monsieur Robichon ?

– Robichon... cochon, Robichon... cochon ! Groin ! Groin !

– Stop ! cela a assez duré ! Nous allons mettre de l'ordre dans tout cela annonça monsieur Jallard en frisant sa fine moustache. Généralement, plus il la tournait, plus la sanction était sévère. *Déjà, pour votre gouverne, le conflit que je détaillais était la bataille du Pont d'Arcole où Napoléon était général. Il n'hésita pas à s'engager au-devant de ses troupes. Même si certains s'en moquent, d'autres noms célèbres ont fait la renommée de la France dans laquelle vous vivez actuellement. Vous devriez être fiers d'être de ces privilégiés. Dites vous que si vous connaissez la paix c'est que d'autres se sont battus pour cette dernière, ne l'oubliez jamais !*

Aimé, toujours debout écoutait l'instituteur marcher lentement sur l'estrade ; il s'adressait à tous ces « inconscients » avec des gestes amples comme s'il jouait une pièce. Il s'évertuait depuis quelques années à apprendre l'Histoire à ces petits paysans qui regrettaient Melle Mine avec laquelle la classe était drôlement plus amusante. Lorsque cette vieille fille était partie à la retraite, ils lui avaient offert un petit chat, une orange, quelques bonbons piqués çà et là au fond des tiroirs et des poèmes remplis de fautes d'orthographe... mais pas de fautes de cœur. Elle était repartie avec son petit compagnon à Font-Romeu d'où elle était originaire. Les enfants n'avaient pas compris son attachement à ces hauts cantons puisqu'il faisait si froid là-bas. Elle leur avait fait remarquer que ce n'était pas toujours le froid qui refroidit le cœur des gens. Tous lui avaient promis de lui rendre visite régulièrement. Ils avaient à l'époque pleuré son départ, mais leurs larmes avaient séché rapidement au soleil de l'été qui s'annonçait.

Dans ce petit village situé sur une colline de la plaine roussillonnaise, l'école comportait une seule classe et les enseignants ne se pressaient pas trop pour assurer ce poste. Pour beaucoup, venir apprendre à cette vingtaine d'enfants issus d'un milieu pauvre et

voués à y rester, n'était pas très glorifiant pour leur parcours professionnel. Cet instituteur n'était pas un mauvais bougre, comme l'on disait ici, mais il vivait mal sa réclusion.

Lors des récréations, l'instituteur regardait ces enfants dans la cour ; il voyait s'afficher certains caractères, parfois bien différents quand ils étaient en classe. La plupart seraient agriculteurs. Le passage à l'école leur assurait au moins le savoir compter et peut être lire quelques affiches ; l'école était longue, trop longue pour certains qui perdaient assurément leur temps, par contre pour d'autres elle était un passage furtif. Il aurait aimé pouvoir développer au mieux certaines aptitudes qui pouvaient émerger, mais le temps, inexorable, avançait. C'était l'école de la République et il fallait s'occuper de tous et de tout de surcroît.

Les enfants aimaient les dictées. Certains faisaient déjà des fautes dans le titre, mais il était si agréable d'entendre des phrases bien faites qu'ils n'auraient jamais imaginées. Il n'y avait qu'à écouter la voix parfaite du maître ; lui, savait se jouer des nuances de cette satanée langue française si compliquée. Manier la fourche pour entasser le foin en parlant comme un homme célèbre en voilà des idées à reproduire lors des récréations. Certains avaient un réel talent de comédien qui amusait, dans la cour de l'école. Une cagette fit office d'estrade quelque temps avant qu'un orateur en herbe n'y passe à travers.

Plus tard, l'instituteur serait muté dans une autre école avec d'autres enfants, d'autres habitudes ; paradoxalement finalement toujours les mêmes. Les inégalités demeuraient identiques dans bien des régions. L'inspecteur d'Académie venait rarement rendre visite. Cet homme grand et silencieux, sévère dans ses manières et son habit noir avait effrayé les enfants, même les plus turbulents étaient restés sagement sur leur banc. Tous avaient eu hâte de retrouver la sérénité de leur classe, instituteur compris.

Il y a quelques années, maître Jallard enseignait dans un collège. Tout allait pour le mieux pour lui, car les divers niveaux des classes lui offraient la possibilité d'étendre son enseignement, et il s'épanouissait en cela. Nouveau dans la région, il cherchait à

s'intégrer au mieux, mais un directeur autoritaire qui avait envie de placer sa fille plutôt que voir cet étranger lui prendre la place commença à lui faire comprendre qu'il était de trop. Le directeur qui voulait aller au bout de sa démarche fit appel à un ami recteur qu'il rallia aisément à sa cause lui disant qu'une femme serait plus apte à ce poste, de façon à faire évoluer l'enseignement avec plus de finesse et sans doute de résultat. Tout cela ne tenait pas réellement debout, mais l'atmosphère se fit plus pesante, l'ambiance se dégradait, tant dans ses relations avec le directeur qu'avec ses autres collègues soucieux d'être bien vus par leur chef d'établissement. Enfin, il abdiqua et préféra partir. Finalement son choix s'était porté sur ce poste car il évoquait la sérénité dont il avait besoin pour se ressourcer. Ici, à par le maire, agriculteur de métier, et le jeune curé, qui aurait dû offrir un peu plus d'optimisme de par son âge, personne n'était réellement instruit. Le village était perché sur une colline jetée au milieu d'une plaine viticole, tout aux alentours était plat, au loin, on apercevait le bleuté de la mer. On accédait aux habitations par une longue ligne droite bordée de platanes mûriers lesquels servaient parfois aux cours d'entomologie. Plus versé dans l'Histoire, maître Jallard n'hésitait pas à inculquer les quelques notions qu'il jugeait fondamentales. « *Les explications du présent se trouvent dans le passé* » leur rabâchait-il tout au long de l'année. Malgré le passé lointain, Attila les avait effrayés par sa cruauté. Monsieur Jallard n'avait pas son pareil pour raconter. Il fermait son livre comme s'il le connaissait par cœur. L'on écoutait sagement sans contester la véracité des propos. Il entraînait les enfants dans des contrées lointaines, au fond d'endroits que l'on n'imaginait même pas sur terre ! Jules César les avait conquis et quelques garçons s'étaient fabriqués des épées en bois. On croyait que le père d'Ernest Soubielle était gaulois. Quand on le voyait apparaître au détour d'une rue avec ses formidables moustaches, l'on prenait peur. Parfois, on l'épiait quand il était au milieu de son champ, les épées brandies, les cris fusaient. Il suffisait qu'il pivote, redresse sa formidable stature et lève sa fourche pour que tous s'enfuient comme des oiseaux.

Hitler était aussi un *terrible* comme les enfants le disaient en

roulant les « r ». Ils avaient tous un grand-parent qui l'avaient sûrement connu. Comme c'était très frais dans les mémoires, on évitait d'en parler. Ceux qui s'étaient amusés à marcher comme les Allemands reçurent une déculottée qui les firent « marcher droit ». Non, l'Histoire était trop compliquée et incertaine ; rien n'avait vraiment duré, même les civilisations les plus puissantes avaient un jour ou l'autre décliné. On pensait qu'ici dans ce nid douillet, malgré la rude vie, on était oublié de la folie sans cesse plus meurtrière des hommes. Les enfants pensaient que de toute façon, en surplombant la plaine, on verrait bien arriver qui que ce soit et s'organiser en conséquence.

La vie, comme dans tous les villages, s'organisait autour des trois personnalités qu'étaient le maire, le curé et l'instituteur. Ils possédaient le Savoir, le même que l'on apprenait dans les grandes villes, surtout Perpignan dont on apercevait la masse grisâtre par temps dégagé. Aimé Robichon, lui ne pensait jamais quitter son village qui le protégeait.

Le cours d'Histoire avait été quelque peu raccourci, le maître voyant que les enfants étaient trop dissipés, songea que la récréation serait plus salubre qu'une punition générale - qu'il ne donnait que très rarement. Après cette pause, ce serait le Français qu'il fallait entretenir malgré le Catalan envahissant toutes les maisons.

Aimé qui croyait pouvoir rejoindre ses camarades dans la cour fut retenu par une interjection. Il s'arrêta net face à l'indiscutable autorité. Chez lui, on vivait plus en fonction des saisons qui rythment les travaux agricoles qu'une éducation suivie.

— *Mon père vous portera le lait que vous lui avez demandé. Il doit soigner deux brebis, mais il viendra juste après !* dit l'enfant machinalement comme pour éviter une autre remontrance en rentrant la tête dans les épaules.

L'enfant s'était arrêté près des premières tables proches de

l'estrade. L'instituteur descendit de cette dernière comme pour moins impressionner l'enfant. Il fallait le voir les bras contre son corps attendre silencieusement. Pourtant ses gestes étaient vifs comme ses yeux qui captaient plus qu'on ne pouvait le penser. Ils étaient d'un vert lumineux qui rajoutait à son sourire dont il n'était pas avare car ce dernier était gai. Il portait une grosse chemise à carreaux qui bientôt serait petite et ses chaussettes s'arrêtaient en dessous de genoux légèrement écorchés. Un épi rebelle dans ses cheveux brun-foncé lui donnait l'air d'être continuellement en mouvement.

– *Oui, cela ne presse pas. Le problème n'est pas là Aimé. Je vois que les cours ne t'intéressent pas trop !*

– *Mais si monsieur Jallard !* dit-il en redressant vivement la tête comme pris en faute.

– *Pas la peine de mentir, je ne te gronderai pas pour ça. Disons plutôt que tu perds un peu ton temps en classe, non ?*

– *Mon père veut que je travaille avec lui à la ferme. Il dit que l'école me retarde dans l'aide que je peux lui apporter.*

– *C'est son point de vue. Je le comprends, mais tu as ta vie...*

– *Ma vie ? Avec mon père oui...*

– *Laisse ton père de côté quelques instants. Tous les grands hommes que j'ai cités cet après-midi en classe, ils n'ont pas eu besoin de leur père, ils ont fait quelque chose de leur existence ; par eux-mêmes. Je ne te demande pas d'être aussi célèbre qu'eux, mais ils ont choisi leur...*

– *Liberté !*

– *Oui mon enfant c'est le mot juste, leur. LI-BER-TE !* Répéta-t-il en une attitude songeuse. *Quel mot magnifique ! Alphonse Allais, un écrivain-humoriste que j'affectionne a dit un jour « La liberté est un mot qui a fait le tour de la Terre et n'en n'est jamais revenu ! » Ah si tu savais mon enfant !...* dit-il en hochant la tête et levant les sourcils. *Tu y as pensé toi à ta liberté ? Qu'est ce que tu veux faire plus tard ?*

– *Je ne sais pas...*

– *Comment ça ? Moi à ton âge je savais depuis longtemps ! Je voulais être aviateur ! Tu vois c'était mon rêve.*

– Mais vous... êtes...

– Oui instituteur, c'est différent. Je n'ai pas pu être aviateur parce que j'étais trop grand dit-il en se dépliant et en étendant ses bras comme des ailes. Déjà par notre physique, nous avons des aptitudes en certaines choses... Et puis, je suis rentré dans l'enseignement et suis comme un instructeur ; je vous apprends à voler de vos propres ailes, après tout c'est peut être encore plus beau, tu saisis cela ?

– Un peu, mais je comprends le sens. C'est vrai que c'est beau ce que vous dites maître Jallard. Ce dernier sourit.

– Donc tu dois avoir des envies, peut être ne veux tu pas m'en parler car nous n'avons jamais dialogué comme cela auparavant. Tu dois avoir du talent pour quelque chose sans doute...

– Ma mère dit que je... non rien...

– Bon sang parle ! La récréation va bientôt être finie !

– J'ai toujours aimé dessiner !

– Toi ? Mais je n'ai jamais vu un dessin sur tes cahiers ni livres !

– C'est que mon père me l'interdit, il me dit qu'il y a des feuilles pour ça, mais pas à la maison, les cahiers coûtent chers !

– Il a raison !

– Et que l'on ne doit pas savoir que je dessine ! C'est pour les artistes, des fainéants qui ne gagnent pas leur vie

– Il a tort. Et Fernandel, Maurice Chevalier, Jean Gabin et tant d'autres, tu en connais certainement quelques uns ?

– Jean Gabin, oui il est fort. Fernandel il est rigolo avec ses grandes dents ! Mais ils ne dessinent pas !

– Qu'en sais-tu ? Nous ne connaissons que leur côté professionnel... Certes, mais ce sont des artistes, ils s'expriment différemment. Oui, j'aurais dû te parler de Salvador Dali, Rembrandt, Monet, je vous ai montré des reproductions de tableaux en classe il y a un mois...

– Je ne les connais pas tous, mais ils sont bien trop forts !

– C'est ce qu'ils se disaient quand ils étaient petits et que eux aussi étaient inspirés par des artistes de leur temps. Certes, ils avaient du génie, mais surtout l'envie de se surpasser. Et ta mère ?

– Elle ne peint pas !

– Je m'en doute mon enfant dit l'instituteur en riant. L'enfant

sourit lui aussi de sa maladresse. Il était désormais détendu de pouvoir parler avec monsieur Jallard qui connaissait tant de choses !

– *Oui tu m'as dit que ta mère appréciait tes dessins.*

– *Oui je dessine le village, les prés, le clocher, l'épicerie de madame Fourques... Mon copain Laurent Bousigue ça l'a épaté, je lui ai dessiné le grand arbre de la place de la République, j'ai rajouté quelques branches parce que on l'a trop pelé, et je lui ai offert le dessin, il était fier, il est parti en courant chez lui, il l'a collé sur un mur de sa chambre.*

– *Ah c'est gentil de ta part, c'est bien de décorer sa chambre ainsi ! Cela prouve qu'il t'apprécie comme ami aussi : il affiche votre amitié en quelque sorte !*

– *Oui, il a de la chance, moi mon père ne veut pas que je fasse pareil.*

– *Ah bon ? Décidément il a un sacré caractère, et pourquoi en quoi cela le gêne ?*

– *C'est que ...*

– *Parle, on va arrêter là notre conversation car je vais faire rentrer les autres, la récréation est finie. Alors dis-moi ça m'intéresse de savoir...*

– *Je n'ose pas !*

– *Vas-y, je te le demande !*

– *C'est que.. ; il dit que les dessins c'est comme les livres d'école, c'est du papier gâché qui serviraient mieux à se torcher le derrière !*

L'instituteur sursauta. Il était outré, il fila prestement chercher les autres dans la cour.

Aimé pensait que Monsieur Jallard était foncièrement gentil, il avait été le seul à lui demander ce qu'il voulait faire plus tard, à s'intéresser à lui. Cet homme bienveillant repassa près de lui en lui disant :

– *Je parlerai à tes parents. Tu n'auras pas de punition puisque tu es resté en classe avec moi !*

– *Ce n'était pas une punition Monsieur Jallard !*

2 - La vie, la vraie...

Après les cours réguliers, l'instituteur assurait une heure d'étude au grand soulagement de la plupart des parents qui n'avaient pas envie de voir leur table de cuisine envahie de livres et de cahiers. Dans ces moments la classe était toujours silencieuse d'autant plus que cette pipelette d'Evelyne et ce trublion de Charles, que l'on surnommait Charlot, ne s'y trouvaient jamais.

Monsieur Jallard déplaçait alors son journal sur le vaste bureau ; ce dernier disparaissait sous les fines feuilles qu'il se plaisait à lisser afin que les articles soient bien à plat, plus agréables ainsi à la lecture. Il avait enfin le temps de s'intéresser aux nouvelles dont certaines pourraient servir à ses cours. Il avait un stylo rouge et notait d'une croix un passage intéressant. Parfois, il relevait son regard et observait avec bienveillance ces quelques têtes. Il se demandait s'il pourrait en hisser certains jusqu'au certificat d'étude. La tâche était incertaine dans cette classe où les petits côtoyaient les grands. Il discernait quelques esprits vifs, encore fallait-il que les parents consentent à ce que leurs petits continuent leurs études. C'était souvent le drame de vocations loupées. Les établissements où avait évolué monsieur Jallard avaient des moyens prometteurs ; ici la lassitude le rattrapait parfois.

Toute cette culture qui ne franchirait sans doute pas l'enceinte de l'école ! C'est en pensant à cela qu'il montait l'escalier menant au 1^{er} étage, au dessus de la classe. Il logeait ici, dans un meublé comprenant une petite salle à manger avec une cuisine aménagée dans un recoin. Une dépendance servait de bureau et au fond

d'un étroit couloir, une chambre assez spacieuse d'où on pouvait voir la place du village.

Entouré par la végétation, les cours d'éveil en pleine nature ne manquaient pas. Lors de ces sorties, il amenait un dictionnaire sur les plantes et oiseaux pour étayer ses observations. Il avait aussi un volume réalisé par ses soins, il y portait photographies, notes diverses ou articles. Les enfants se plaisaient à découvrir encore plus ce monde merveilleux qui les entourait.

Un soir, alors qu'il montait aux environs de dix neuf heures à son logement, il trouva sous la porte un papier plié en deux. Personne ne venant pratiquement jusqu'ici, il ne fermait même pas la porte du couloir menant à cet escalier. Pourtant quelqu'un s'était bien aventuré jusqu'ici. Le papier était enfoncé en grande partie sous la porte. Ne voulant pas le déchirer en le tirant à lui, il préféra ouvrir délicatement cette dernière. Il déplia enfin le papier blanc pensant à une note municipale. Il eut la surprise de découvrir le dessin d'un rossignol si vrai de nature qu'il paraissait chanter. L'oiseau était admirablement bien proportionné, il se tenait sur une branche dont même les nœuds étaient finement reproduits. Malgré l'absence de couleurs, les grisés subtilement appuyés donnaient une certaine force à l'ensemble. Monsieur Jallard avança enfin dans la pièce, subjugué, il était resté sur le pas de la porte. Il ferma cette dernière pour pouvoir mieux apprécier le dessin, comme si ce dernier qu'on lui confiait était un secret. Il le posa sur le meuble en face de lui, la pliure lui permettait de tenir droit. L'instituteur pensant une fois de plus que les enfants sont si surprenants. Sa lassitude s'était envolée.

Le lendemain, il mourait d'envie de voir Aimé pour le remercier vivement et le féliciter. S'il pouvait en toutes ces têtes donner l'envie de créer, développer des talents enfouis, quel serait son bonheur ! Mais l'humaniste redevenait réaliste quand il fallait en parler aux parents. On en revenait toujours à la vie rude et sans

concession. Les promesses inconsidérées, des études où la réussite était rarement envisagée ne faisait pas partie des conversations quotidiennes. L'instituteur voyait cette misère de l'âme se transmettre tel un patrimoine.

Sept heures sonnaient au clocher. L'instituteur était en train d'écrire un petit article pour le journal du coin. Il était le seul qui puisse rédiger quelques lignes ayant une certaine teneur. Les villageois étaient fiers de cette idée et monsieur le curé était même allé dans ce sens. Il aurait dû se méfier de cette bienveillance sournoise d'autant plus que les gens ne lisaient pas le journal faute de ne pas pouvoir se le payer et tout simplement de le lire. Ces quelques feuilles se trouvaient au café, à la boulangerie, à l'épicerie et au presbytère. Et puis, il fallait du temps pour le parcourir et ça peu en avaient à dépenser. Il avait mal dormi essayant de formuler des phrases dans sa tête ; il était même allé jusqu'à se lever plusieurs fois et les noter à moitié endormi.

Ce matin, il regardait la poubelle qu'il jugeait bientôt trop petite s'il continuait à chiffonner rageusement les feuilles sur lesquelles il s'efforçait de construire un brouillon qu'il estimerait être à la hauteur d'un personnage comme lui, sans vanité.

Enfin, ce n'était pas encore le pauvre bougre qu'il s'efforçait de paraître ainsi mais toujours vis-à-vis de cet homme en soutane qui ne le louperait pas du haut de sa chaire un Dimanche. Cette dernière avait un double avantage : être plus haut placée que l'estrade d'une classe tout en possédant un auditoire plus nombreux et plus mûr.

Alors, quand il entendit grincer la porte d'en bas cela l'agaça. Généralement, on poussait la porte et en voyant la classe vide, on la refermait comme pour ne pas en gêner la sérénité. Voir des phrases mal écrites se tordre en boules de papier, les mots s'interpénétrant arbitrairement le laissa songeur. Et si à ce moment là, ils prenaient une signification différente, mais qu'importe, sa main rageuse les avait écrasés. Peut être cette même main devenue plus raisonnable reprendrait-elle ces mêmes mots en les plaçant différemment, de la finesse, de la nuance.

En contemplant son écriture, il constata la façon non soignée